

# TRIBUNE DE GAUX

En page 8

**Chaque jour  
nous confronte  
à des décisions.**

**Nous y sommes  
peu préparés.**

**Comment éclairer  
NOS CHOIX ?**

Un document destiné à une grande diffusion :

## LE « MESSAGE AUX FRANÇAIS » AVEC UN DÉPLIANT SUR LE RÉARMEMENT MORAL

*Au mois de juin dernier, une centaine de Français de milieux très divers ont rendu public un message à leurs compatriotes dans lequel ils rappelaient les choix moraux sur lesquels la société de demain, à leur avis, devait se construire.*

*Ce message, dont des extraits ont été publiés alors dans la presse, vient d'être imprimé sous forme d'affichette. Il est accompagné d'un dépliant définissant les objectifs du Réarmement moral et ses moyens d'action. Il a été fait un tirage important de ce double document, qui est en vente à notre adresse en France (68, bd Flandrin, 75116 Paris) au prix de 1 F pièce et 80 F les 100 exemplaires.*

## COLLECTION RELIÉE 1977

Les lecteurs qui désireraient recevoir la collection reliée pleine toile de la *Tribune de Caux* 1977 sont invités à passer leurs commandes à nos adresses avant le 15 janvier. Le prix de vente a été fixé à Fr.s. 40.— ou FF 80. Le volume sera envoyé avec la facture.

## À NOS ABONNÉS FRANÇAIS

*A la faveur d'une campagne d'abonnements, nous aimerions donner à nos lecteurs l'occasion de contribuer au rayonnement de la Tribune de Caux. Ainsi, au courant du mois de décembre, tous nos abonnés français auront reçu une lettre leur proposant de nous faire parvenir les noms et adresses de ceux de leurs amis et connaissances à qui ils aimeraient que soient envoyés — de février à avril 1978 — trois numéros gratuits de la Tribune de Caux. Cet envoi sera suivi d'une lettre leur proposant de souscrire un abonnement.*

*Pour que notre mensuel augmente son impact — et nous savons que c'est là le vœu de tous nos lecteurs — il est indispensable que nous soyons sans cesse à la recherche de nouveaux abonnés. D'ici au 15 janvier 1978, il est encore temps de nous adresser vos listes pour cette campagne de promotion. Nous comptons sur la coopération active de chacun d'entre vous et vous en remercions d'avance.*

L'équipe de rédaction.

## TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

**Responsable de la publication :** Jean-Jacques Odier. **Rédaction et réalisation :** Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

**Administration et diffusion :** Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. **Société éditrice :** Éditions, théâtre et films de Caux S.A. **Imprimerie :** Corbaz S.A., Montreux.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20. Tél. (022) 33 09 20

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris. Tél. (1) 727 12-64

**Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine.**

Centre international de conférences :  
1824 Caux-sur-Montreux, Suisse.  
Tél. (021) 61 42 41.

## ABONNEMENTS ANNUELS

(12 numéros)

France : FF 40. Suisse : Fr. s. : 24.—. Belgique : FB 380. Canada : \$ 10.—. Autres pays par voie normale : FF 45 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 55 ou Fr. s. 32.—.

**Prix spécial étudiants, lycéens :**  
FF 20.— ; Fr. s. 15.— ; FB 200.

**Verser le montant de l'abonnement :**

**France :** à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

**Suisse :** à la Tribune de Caux, CCP 10-253 66, Lausanne.

**Belgique :** au Réarmement moral, 297, rue Salzinnes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

**Canada :** par chèque bancaire au nom de «Tribune de Caux», 387, chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

**Zone franc d'Afrique :** par mandat de 2750 francs CFA (abonnement avion) ou 2250 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.



## Les suites d'un geste

Les semaines ont passé depuis l'extraordinaire rencontre de Jérusalem. Il est encore impossible de dire, à l'heure où nous écrivons, si les ondes de choc qu'elle a provoquées aboutiront à des solutions ou exacerberont les passions encore davantage.

Une déclaration, aussi généreuse soit-elle, un geste, aussi spectaculaire soit-il, ne sauraient suffire à imposer la paix. Depuis, la politique a repris ses droits, avec son cortège d'invectives et de positions tranchées. Faut-il le regretter ? On ne peut méconnaître les intérêts vitaux qui sont en jeu sur ces terres plusieurs fois revendiquées comme un héritage légitime par des peuples qui, en sens contraires, se sont sentis trahis par l'histoire.

Il n'en reste pas moins deux réalités qui transcendent la diplomatie : premièrement, le tressaillement qu'ont ressenti au fond d'eux-mêmes des millions de téléspectateurs, d'un

bout à l'autre du monde, en assistant, en témoins directs, à la rencontre historique de la Knesset. A une époque où aucune aspiration nationale ne peut se passer du concours de l'opinion publique mondiale, c'est là un élément important.

Deuxièmement, cette référence simultanée de deux adversaires à la puissance divine. « Dieu remis dans le jeu de l'histoire », écrivait Maurice Druon. Bien d'autres commentateurs ont souligné qu'une telle invocation nous changeait des habitudes prises dans notre Occident cynique et rationaliste.

Ainsi, il existe encore des peuples pour qui Dieu n'est pas automatiquement et définitivement confiné dans le domaine restreint du salut personnel.

Au Moyen-Orient, berceau du monothéisme, on ne retrouvera probablement jamais la fraternité des hommes sans que soit reconnue la paternité de Dieu.

## 1878-1978

*Le 4 juin 1878 — il y aura 100 ans cette année — Frank Buchman naissait en Pennsylvanie. Et c'est le 4 juin 1938 — il y a quarante ans — qu'il lançait à Londres son programme de « réarmement moral et spirituel ». Quelques mois plus tard se tenait à Interlaken, en Suisse, une grande assemblée mondiale dont beaucoup de gens se souviennent d'autant plus qu'elle se déroulait sous la menace des sombres événements de l'époque.*

*Nous aurons l'occasion, durant cette année, de revenir sur ces dates. Signalons dès maintenant à nos lecteurs l'initiative prise par des personnalités allemandes qui mettent sur pied, les 3 et 4 juin prochains à Freudenberg, dans la Forêt-Noire, des manifestations destinées à mettre en lumière l'actualité du message de Buchman dans le monde actuel. Pennsburg, aux Etats-Unis, a déjà décrété 1978 comme l'année rappelant le souvenir du plus illustre de ses concitoyens.*

*A Caux, c'est du 8 juillet au 4 septembre que se tiendront les grandes conférences de l'été, dont le thème ne saurait être plus brûlant : « Pour une démocratie plus crédible. »*

## Les employeurs d'Afrique du Sud veulent éliminer toute discrimination raciale

Le 7 décembre dernier, les dix principales associations d'employeurs d'Afrique du Sud ont annoncé qu'elles « s'engageaient à éliminer toute discrimination raciale » dans leur politique de l'emploi. Ce « code moral », qui ne contient aucune obligation légale, a été présenté à la presse par la « Fédération urbaine », une organisation d'hommes d'affaires constituée peu après les émeutes de Soweto dans le but d'améliorer la situation des Africains urbanisés, et le Comité consultatif pour les questions de l'emploi de la Fédération sud-africaine des employeurs.

Les secteurs où l'action est portée sont les suivants : orientation professionnelle, emploi, promotion, salaires, sécurité

sociale, conditions de travail, possibilités de recyclage, liberté d'association, négociations collectives, protection légale contre des pratiques discriminatoires.

Même si ce code n'a pas reçu l'aval des organisations syndicales, tous les observateurs s'accordent à affirmer, selon le *Financial Times*, que le but poursuivi « est une réponse positive aux demandes de changement réclamées par les Etats étrangers, en contraste frappant avec des déclarations hostiles faites pendant la récente campagne électorale.

On peut se demander pourquoi cette nouvelle a passé presque inaperçue de la presse européenne.

*Méridien.*

## à travers champs

### Une autre route

Souverains de principautés lointaines, observateurs patients des astres et vassaux du Roi du Ciel, les mages se sont mis en route... Comment rester immobile quand une étoile insolite quitte son siège éternellement fixe et se met en marche tout exprès pour vous conduire ?

Tout comme aujourd'hui, un prince en visite à l'étranger doit se présenter d'abord au chef de l'Etat... Et voilà les mages à Jérusalem, reçus en audience privée par le Roi Hérode. Puis l'astre qui les guidait se remet en route jusqu'à Bethléem, pour se fixer au-dessus de ce Jésus qui les attend depuis douze jours dans la paille, sous le souffle chaud du bœuf et de l'âne.

Agenouillés devant l'enfant,

qui est le Roi des Juifs pour eux en dépit d'Hérode, ils tirent de leurs cassettes l'or, l'encens et la myrrhe, tout ce qu'ils possèdent de plus précieux...

Leur fortune offerte à la pauvreté divine, les mages peuvent rentrer chez eux. Mais l'étoile dorée, comme on peut le voir encore aujourd'hui, reste accrochée au faite du chaume qui couvre la crèche. Sans elle, comment retrouveront-ils leur chemin ?

Un songe, une voix intérieure, les a fermement avertis de ne pas revoir Hérode. Délestés de leur richesse et de leur science, ils perçoivent cette voix qui les guide vers leur pays, à travers le désert, par une autre route.

*Ph. Schweisguth.*



## SOUDAN

### L'heure des réconciliations

Les événements récents au Proche-Orient, qui ont mis sur la sellette l'Égypte et Israël, tendent à éclipser ce qui se passe dans les pays limitrophes. Et pourtant, s'il en est un qui a complètement réorienté sa politique au cours des dernières années, c'est bien le Soudan. Malgré la visite récente à Paris de son président, le général Nemeiry, que sait-on chez nous de cet immense pays ? Nous sommes donc heureux de décrire ici la politique de réconciliation nationale entreprise au Soudan depuis 1972.

Avant de pénétrer en Égypte, le Nil traverse un territoire cinq fois plus étendu que la France et qui constitue le plus vaste pays d'Afrique : le Soudan. Rattachant le nord à l'est du continent, il est aussi un lieu de passage entre les pays de l'ouest et les pays arabes. Baigné par la mer Rouge à l'est, il est entouré de huit pays.

En 1956 le Soudan devient indépendant,

s'étant libéré de la tutelle anglaise et égyptienne. La région de Khartoum, peuplée d'une majorité de musulmans (15 millions) entend soumettre et souvent asservir les trois millions de noirs animistes ou chrétiens du sud. Pour échapper à cette domination, les tribus du sud se révoltent, harcèlent les troupes soudanaises chargées de maintenir l'ordre. La guerre civile s'installe, si bien qu'environ un tiers de la population du sud est en exil ou dans le maquis. Les souffrances et l'amertume s'accroissent ; l'économie du pays est en ruines. Personne ne sait comment résoudre le conflit.

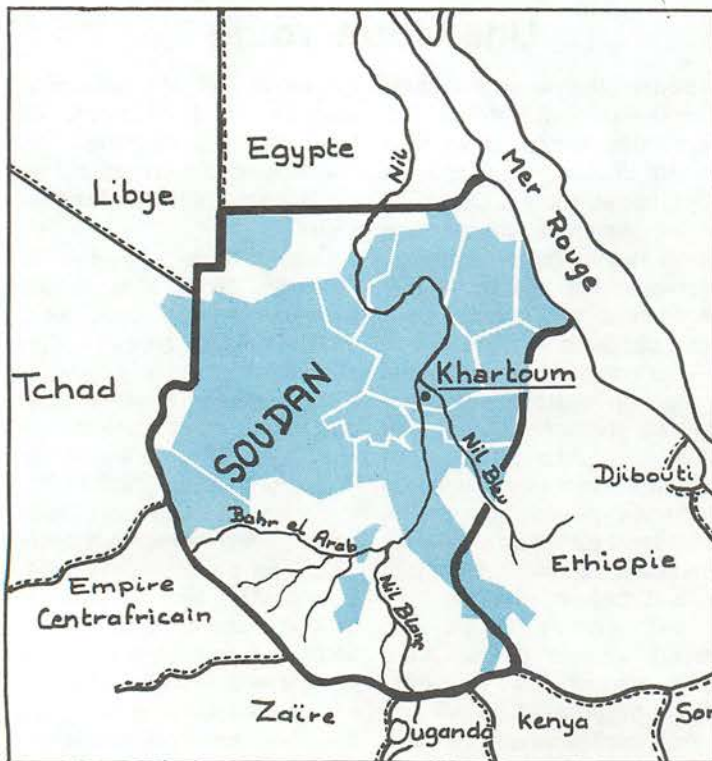
C'est à cette époque que des hauts fonctionnaires découvrent à l'étranger les idées du Réarmement moral. Ils décident d'abandonner leurs ambitions personnelles pour mieux se mettre au service de leur peuple. (Voir *Tribune de Caux*, de mars 1977.) C'est ainsi qu'une confiance nouvelle naît entre des représentants du nord et du sud ; c'est le cas de M. Buth Diu, sudiste, ancien

ministre de l'intérieur, et de M. Murtada, aujourd'hui directeur de l'Emploi au ministère du Travail et délégué soudanais aux conférences du B.I.T. à Genève. Un jour, alors qu'il répare le toit de sa maison, Buth Diu reçoit Murtada et lui parle des idées qu'il a pour mettre fin à seize ans de guerre civile. Ce soir-là, à la lumière d'une chandelle, les deux hommes rédigent un document à l'intention du premier ministre. Buth Diu remet ce texte le lendemain à l'homme d'Etat méfiant ; on y lit les trois points suivants : envoyer une délégation officielle pour négocier une réconciliation nationale avec les exilés sudistes ; offrir de négocier l'avenir en proposant l'autonomie de la province du sud dans un Soudan unifié ; oublier les événements des seize années dans un esprit de pardon. D'autres influences agissent dans le même sens, ouvrant le chemin de la paix.

#### Un coup d'Etat après l'autre

Un an plus tard, à Addis-Abeba, le président soudanais, le général Nemeiry et le chef militaire des rebelles, le général Lagu, signent un accord historique qui met fin à la guerre civile. Le président fait ensuite preuve d'une grande générosité. En effet, le responsable de la rébellion est nommé vice-président du Soudan et gouverneur de la province autonome du sud, tandis que le général Lagu se voit confier l'inspection de toutes les armées soudanaises. Les anciens rebelles gardent leurs armes et sont intégrés dans l'armée et la police. Plus de cent mille exilés prennent le chemin du retour et, grâce à l'aide matérielle accordée par le gouvernement, refont leur vie.

Cependant, une fois la guerre civile terminée et la politique de réconciliation amorcée, le général Nemeiry doit faire face à une opposition tenace. En 1971, il élimine d'abord les communistes en faisant exécuter leurs chefs. Puis c'est le tour du chef de l'opposition conservatrice et ancien premier ministre, Sadik El Madhi, héritier d'un nom prestigieux dans l'histoire du Soudan et chef de file des musulmans traditionnels. Celui-ci tente coup d'Etat sur coup d'Etat, qui tous échouent. En juillet 1976, Sadik, exilé en Angleterre depuis cinq ans, organise un dernier coup d'Etat avec l'aide de l'Éthiopie, ce qui lui vaut d'être condamné à mort par contumace. La répression est très dure : mille personnes trouvent la mort dans des combats de rues à Khartoum et plusieurs centaines de militaires sont arrêtés. L'état d'urgence est proclamé. L'Égypte envoie des troupes.



Un pays aussi grand que l'Europe.



L'économie du Soudan est en faillite, car les ouvriers spécialisés, ainsi que les membres des professions libérales partent vers les pays pétroliers. Le chômage augmente.

COLOMBIE

## Les atouts de la démocratie

### Amnistie générale

Le général Nemeiry ne peut plus continuer sur la voie de la répression. Six mois après le coup d'Etat avorté, il entre en contact secret avec le chef de l'opposition. En juillet 1977, sur la parole d'honneur qu'il n'a rien à craindre, Sadik El Madhi accepte de venir rencontrer le président à Port-Soudan, au bord de la mer Rouge, pendant deux jours. Le président lui réserve un accueil cordial. Les deux hommes tombent d'accord qu'une amnistie générale et l'arrêt de toute action subversive de la part des rebelles devraient précéder l'accord politique. Le président met fin à l'état d'urgence, les troupes égyptiennes partent, les procès en cours sont annulés et 4000 prisonniers libérés.

De retour en Angleterre, Sadik El Mahdi déclare au *Manchester Guardian* : « Des erreurs ont été commises des deux côtés. Mais nous souhaitons tous revenir à une situation normale et trouver l'unité. Nous souhaitons que la stabilité favorise la reconstruction matérielle et morale de notre pays. » Dans un entretien avec le journal *Le Monde*, le 13 septembre 1977, il dit : « Un compromis nous paraît d'autant plus possible que nos divergences se sont singulièrement amoindries au fil des années. »

Le président Nemeiry, pour prouver son désir d'unir tous les Soudanais, se rend aux fêtes annuelles qui célèbrent la mort du premier Madhi dans la ville d'Omdurman, située au bord du Nil, près de Khartoum. L'oncle de Sadik, qui est le chef de la famille, remercie le président de son geste devant tous les fidèles à qui il demande de soutenir les efforts du président. Ce dernier épisode s'inscrit dans la même ligne que l'élection récente au bureau exécutif du Parti unique soudanais de sept membres sudistes sur un total de vingt et un.

M. Murtada a donc de bonnes raisons de penser que le Soudan peut aujourd'hui parler avec autorité aux pays divisés par la guerre civile ou les luttes intestines. En juillet 1977, il a exprimé publiquement à Londres le souhait que « cette influence puisse se faire sentir dans les contacts Nord-Sud, dans la mesure où ce dialogue se fait dans un esprit de justice, de sacrifice, de compassion, de réconciliation et de coopération. »

E. S.

Octobre 1971 : des rafales de mitrailleuse percent l'air matinal de Bogota. Quelques minutes plus tard, le général Alvaro Valencia Tovar, gravement blessé, est transporté à l'hôpital militaire. Des appels anonymes informent plusieurs stations de radio que l'E.L.N. (armée de libération nationale) a voulu exécuter le général afin de venger, « au nom du peuple colombien », le père Camilo Torres Rastrope.

Camilo Torres est sans doute le Colombien le plus connu dans le monde d'aujourd'hui. En Europe, son portrait orne les murs de plus d'une salle paroissiale, de plus d'un local étudiant. Il est devenu le symbole du chrétien qui prend les armes pour forcer les portes du Royaume des Cieux et y faire entrer les pauvres et les opprimés. Malheureusement, la réputation de Camilo est exclusivement posthume.

Le général Alvaro Valencia et Camilo Torres avaient été des amis. Ils avaient mis sur pied une « Action civile et militaire », qui avait pour but de former de jeunes officiers à aller aider les *campesinos*, les paysans colombiens.

### Embuscade

En 1965, Camilo, que préoccupaient beaucoup les souffrances de son peuple, s'était heurté au conservatisme de la hiérarchie catholique. Il s'était alors tourné vers l'action politique. Le *Front uni* qu'il avait lancé s'était désintégré, malgré des débuts prometteurs, en partie à cause de son recrutement extrêmement composite, en partie parce que Camilo n'était ni un homme politique, ni un chef, malgré l'écho qu'avait suscité son profil de prêtre révolutionnaire. Il devait se trouver rapidement ligoté par l'E.L.N., dont le chef avait délégué auprès de Torres un homme chargé de coller à ses basques tout au long de sa carrière politique. Soudain, Camilo disparut de la circulation. Quelques mois plus tard, une proclamation signée par lui et par l'état-major de l'E.L.N. annonçait qu'il avait pris le maquis et s'était rallié à la lutte armée.

Peu après, une patrouille militaire fut prise dans une embuscade. Durant l'escarmouche, un soldat ouvrit le feu sur un des assaillants qui avait bondi de sa cachette

pour s'emparer de l'arme d'un soldat mort. Tué instantanément, cet homme fut identifié quelques jours plus tard comme étant le père Camilo. C'est le général Alvaro Valencia, qui commandait alors la brigade dont relevait la patrouille attaquée, qui reconnut le corps.

Depuis ce jour, toute la machinerie de la propagande gauchiste a fait du général Valencia le meurtrier de Camilo. Il aurait agi à l'instigation des impérialistes yankees et aurait été spécialement entraîné pour cette « exécution ».

En vérité, Camilo fut tué lors d'une embuscade préparée par l'E.L.N. et Valencia ignorait tout de sa présence dans le district. Son chef, Velasquez, avait peu d'estime pour ce prêtre et il sous-estimait la propagande qui se faisait autour de son nom. C'est lui, plus que quiconque, qui est responsable de sa mort. Quant au général Valencia, qui avait continué de respecter son ami après qu'il eut rejoint le maquis, il fut profondément affecté par sa mort.

Depuis qu'il est à la retraite, le général Valencia a pris la tête d'un « mouvement de rénovation nationale », qui a déclenché une croisade contre le « déclin moral » caractérisant la Colombie. Respecté, honnête, capable, ce patriote sincère est maintenant mis en avant par un groupe de citoyens qui voudraient qu'il présente sa candidature aux élections présidentielles de juin 1978.

### Quatre problèmes

Selon le correspondant de l'U.P.I. à Bogota, la Colombie traverse en ce moment sa crise la plus grave depuis la *violencia*, la véritable guerre civile des années 1948-1953, qui avait coûté la vie à 350 000 personnes et abouti à la dictature militaire.

Le pays est confronté à quatre problèmes principaux : la corruption, qui se répand de façon incroyable dans les milieux politiques et chez les fonctionnaires ; le trafic de la drogue (marijuana et cocaïne) qui fait de la côte atlantique du pays un point fort de la mafia et fait couler le sang aussi facilement que les dollars (le chiffre d'affaire de la drogue est supérieur au budget de l'Etat) ; trois ou quatre groupes de guerilleros, divisés et peu nombreux, mais dangereux ; une





Bogota, capitale de la Colombie.

criminalité largement répandue. Inutile de préciser que, la corruption étant ce qu'elle est, les autres problèmes sont pratiquement incurables.

Grande comme deux fois la France, la Colombie est traversée par le massif andin, divisé à cet endroit en trois cordillères escarpées. Avant l'introduction de l'avion et du transistor, c'était un des pays les plus isolés du monde. Mais aujourd'hui, toutes les influences possibles et imaginables s'exercent avec force sur une population (vingt-trois millions) en augmentation constante : doublement depuis 1953 ; nouveau doublement à prévoir dans les dix prochaines années.

La Colombie est une des deux seules démocraties qui ait survécu en Amérique latine. Deux partis traditionnels se disputent les faveurs de l'électorat : les conservateurs et les libéraux. Que ce soit aux urnes ou par la force des armes, surtout durant la période de la *violencia*, ils n'ont jamais cessé de se combattre. Mais en 1958, grâce à l'action unificatrice des étudiants et des travailleurs, ils ont renversé le dictateur en place, enterré leurs différends et créé un front national. Acclamé au moment de sa création — il allait sauver la nation — ce front national est accusé maintenant d'avoir consolidé la mainmise d'une minorité privilégiée sur les masses misérables. Aujourd'hui, les différences entre les deux composantes du front ne sont plus de nature idéologique. Les élections sont simplement un heurt de personnalités appartenant toutes aux classes aisées qui, malgré leurs querelles, partagent les mêmes intérêts. Le reste de la population, paysans dans les régions isolées, habitants

des bidonvilles qui cernent les grandes agglomérations, ouvriers des zones industrielles, se tiennent à l'écart de la vie politique et se présentent rarement aux urnes.

Le général Valencia, dont l'attachement à la démocratie est entier, veut engager le combat pour nettoyer le pays. C'est de l'extérieur qu'il s'attaque à la forteresse politique. Ceux qui ont lancé sa candidature officielle disent de lui qu'il n'est lié à aucune personnalité ni à aucun intérêt, que son seul but est de servir « Dieu, sa conscience et son pays ».

Après de longs entretiens avec le général Valencia et avec M<sup>me</sup> de Samper, son adjointe, une femme passionnée qui se fait l'ardent défenseur de la cellule familiale, je suis venu à la conclusion que leur tendance représentait les meilleurs éléments du pays. Mais il faudrait un miracle pour que Valencia parvienne à la présidence. Jamais dans le passé un outsider n'a remporté d'élection.

### La guérilla n'est qu'un symptôme

En février prochain, le Parti libéral aura à choisir entre deux candidats possibles : l'un d'eux, M. Julio Cesar Turbay Alaya, semble être lié à un puissant gang de contrebandiers, ceux-là même qui lui fournissaient tout l'argent de sa campagne. De l'autre, l'ancien président Carlos Lleras Restrepo, un bon économiste, on dit qu'il est relativement propre. Il s'est emparé depuis peu des formules de Valencia, auquel la presse n'ac-

corde pas beaucoup d'attention. Du côté conservateur, on note une seule candidature, celle de M. Belisario Betancourt, qui ose à peine se prononcer sur quoi que ce soit, par peur de s'aliéner les tendances opposées qui se manifestent dans son parti.

Lorsque j'ai rencontré le général Valencia, il m'a beaucoup parlé du fossé qui sépare, dans son pays, les masses de la minorité instruite. Lors des rallyes politiques, les pauvres sont ramassés en autocar dans les bidonvilles et reçoivent à boire gratuitement. Après le discours du leader, ils disent tous : « Le docteur a bien parlé. Qu'a-t-il dit ? » Valencia, lui, a passé son enfance parmi eux et il connaît leur langage. « Il nous faut un type d'éducation, a-t-il dit, qui soit plus qu'un transfert de connaissance : il faut former et réformer l'homme. »

Lorsqu'un journal de gauche lui demande ce qu'il ferait, une fois au pouvoir, pour combattre les guérilleros, il a répliqué : « Bien sûr qu'il faudra assurer le maintien de l'ordre, mais la guérilla n'est qu'un symptôme. Il faudra nous attaquer aux causes du mal. »

### Comblir le fossé

Que Valencia gagne ou non les élections, ses prises de positions auront servi à réveiller beaucoup de ses compatriotes. Car il est indispensable que les riches prennent conscience de leurs responsabilités vis-à-vis des pauvres. Pour Valencia, il faut « comblir le fossé entre les deux Colombies ».

Que le lecteur de cet article ne condamne pas, dans son esprit, ce beau pays qui détient tant de richesses. Comme nous l'a dit un Colombien, la situation semble plus grave qu'ailleurs car la presse y est libre et n'hésite pas à fustiger les meurtres, les enlèvements et les faiblesses gouvernementales. De plus, l'orgueil national n'empêche pas les Colombiens d'être brutalement francs sur la situation de leur pays. Ailleurs, on cache pudiquement certaines réalités. Le terrorisme, les kidnappings, les rançons extraordinairement élevées sont, hélas, à l'ordre du jour. Mais pour ce qui est du nombre de personnes tuées à la suite de tels actes, il est beaucoup moins important que dans d'autres pays latino-américains.

La Colombie mérite mieux. Souhaitons lui qu'un plus grand nombre de ses citoyens fassent passer leur pays avant leur intérêt personnel et parviennent à opérer un grand nettoyage. Souhaitons aux Colombiens de recouvrer la foi et l'espoir pour leur pays !

Peter Hintzen.

## Visite en Calabre

L'Italie, comme chacun sait, vit dans un état proche du chaos. Et pourtant, la vie continue. Est-ce dû à l'art qu'ont les Italiens de se débrouiller ? Ou y a-t-il une raison plus profonde ? Serait-ce que, malgré les kidnappings, les grèves, les protestations, les Italiens parviennent à rester eux-mêmes si intensément humains ?

En parcourant ce pays au volant de notre voiture, du nord au sud, nous avons été frappés de rencontrer tant de gentillesse, d'attentions, et surtout tant de gens vivant au plus près de leur conscience, sans ménager leurs sacrifices, et parfois supportant en silence les conséquences de l'irresponsabilité des autres.

Pas de doute : il y a plus en Italie que l'art de se débrouiller. En fait, on y trouve un immense réservoir de tradition chrétienne vivace qui, de Saint François à Don Bosco, se manifeste un peu partout. C'est peut-être là qu'est le ciment qui tient la nation ensemble.

### Des signes d'espoir

Aux yeux de certains, Rome est l'épicentre des forces de destruction. Et pourtant, nous y avons trouvé de réels signes d'espoir. Ainsi de ces jeunes garçons et filles venus à Caux l'été dernier, à l'initiative d'une enseignante, M<sup>me</sup> Maria Jozia, ainsi des jeunes de l'Eglise de Ponte Milvio. Ils se rencontrent régulièrement, parfois à sept heures du matin. Quatre de ces jeunes filles, qui habitent dans un village proche de Rome, sont allées voir le maire de leur commune et lui ont demandé son aide pour mettre sur pied un service volontaire d'aide aux personnes âgées et aux jeunes. Nous avons passé deux heures dans la maison de l'une d'elles, avec sept de ses camarades. Le jour suivant, elles étaient toutes à Rome pour voir un des films du Réarmement moral.

San Basile est un de ces ravissants villages d'Italie méridionale, perché dans la montagne dans un cadre de vignes, d'oliviers et de chênes. Les maisons de pierre grise se touchent presque les unes les autres, sépa-

rées par de petites rues pavées. Le soleil joue sur les façades et les toits.

Dans les six villages de la région, on parle albanais et la rue principale porte le nom d'un certain Skander Beg qui, en 1455, conduisit jusqu'ici ses compatriotes qui fuyaient l'invasion turque. Les prêtres disent la messe dans le rite de l'Eglise catholique grecque. On les voit passer à dos d'âne, bien reconnaissables à leur chapeau noir tout en hauteur.

Nous avons été invités dans le village par le « groupe du Réarmement moral ». Ce sont quatre jeunes gens qui tombèrent un jour sur l'édition italienne du « Livre Noir et Blanc »... et décidèrent de se mettre au travail. Jamais nous n'avions été reçus en Italie, même dans les familles les plus hospitalières, comme nous l'avons été à San Basile.

### De vieilles chansons préservées

Mais il faut que nous vous présentions nos hôtes : Antonio est mécanicien de formation ; c'est aussi un penseur et un artiste ; il est au chômage en ce moment. Son frère est aux études : c'est un grand gaillard au rire contagieux, mais qui sait tout aussi bien nourrir les cochons, faire le pain, nettoyer les planchers ou encore tailler dans le bois les multiples objets qui décorent la maison de ses parents. Un autre milite dans un parti politique et jure de ne se battre que pour la justice. Le quatrième est un jeune homme impétueux, joyeux, qui nous fit un passionnant exposé sur les Albanais d'Italie.

Le « groupe du Réarmement moral » avait donc décidé d'entrer en action et alla voir le maire et les dirigeants politiques locaux. Avec l'aide de l'évêque, ils ont enregistré, pour les préserver, des chants connus seulement des personnes âgées du village, jetant ainsi un pont entre les générations.

Pour nous loger, ces jeunes avaient aménagé une chambre dans l'école abandonnée, y avaient apporté leurs propres lits et même un générateur à électricité. Nous avons été aussi reçus dans leurs familles, incompara-



Antonio (à droite), son frère Gianni et leurs parents avec M. Sciortino.

blement, et pourtant ce sont des gens pauvres.

Nous avons passé des heures avec nos hôtes, cherchant parfois avec eux dans le silence le fil conducteur de Dieu pour nos vies. Un jour, un prêtre qui dispose d'un projecteur de cinéma moderne, passa deux films du Réarmement moral — *Hommes du Brésil* et le documentaire sur Caux — qui suscitèrent d'innombrables discussions et permirent d'aller plus au fond des choses.

### Retrouver l'esprit de service

Ces jeunes vivent dans une situation dramatique et complexe. Ils sont partagés entre le besoin aigu de gagner leur pain et le sentiment de vivre en marge d'un monde qui, ils en sont bien conscients, n'a pas grand chose à leur offrir en dehors d'avantages matériels. Certains voudraient le confort du modernisme, sans mesurer les dangers et les frustrations qu'il renferme. Beaucoup de leurs amis ont quitté le village, qui n'a plus ni boulanger, ni coiffeur mais seulement un vieux menuisier que personne ne veut remplacer.

En les quittant, nous étions songeurs. Nous nous demandions si, dans nos pays hautement développés, les avantages de l'instruction nous conduisent à choisir notre place dans la société en fermant les yeux sur les besoins réels de la communauté humaine. Considérons-nous comme un droit acquis de pouvoir travailler et vivre où nous le voulons ? Et pourtant, Dieu aime l'humanité entière — y compris les gens de San Basile. L'esprit de service n'est-il pas la qualité prédominante qu'il nous faut retrouver ? Serons-nous forcés par un dictateur d'en venir là, ou le ferons-nous volontairement ?

Dans ces villages de montagne, ces jeunes, on le voit, sont aux prises avec des questions fondamentales pour notre monde.

Ian et Sheena Sciortino.



M<sup>lle</sup> Charis Waddy, écrivain britannique, a fait à la conférence de Caux, l'été dernier, un exposé intitulé « The skills of discernment—how are they trained ? » dont nous sommes heureux de reproduire l'essentiel dans nos colonnes. La deuxième partie de ce texte paraîtra dans notre prochain numéro. M<sup>lle</sup> Charis Waddy a une connaissance approfondie du monde arabe et son ouvrage le plus récent, paru à Londres aux Editions Longman, a pour titre *The Muslim Mind* (L'Esprit musulman).

# L'art du discernement

par  
Charis Waddy

Lors d'un séjour récent dans plusieurs des pays du pourtour méditerranéen, j'ai côtoyé des hommes et des femmes qui portent sur leurs épaules la responsabilité de situations ardues à l'échelon du gouvernement, des universités ou de l'économie. Bien que très différentes par leur caractère ou leur position, ces personnes ont quelque chose en commun. Tandis qu'elles se donnent à leur travail avec détermination, opiniâtreté et toutes leurs qualités professionnelles, on sent en elles une certaine désespérance. Je ne dis pas désespoir : ce sentiment-là serait le fait de ceux qui renoncent à la lutte ou qui n'ont jamais assumé la tâche essentielle de notre génération. Je veux décrire le sentiment qu'on a parfois d'être dépassé et démuné devant l'ampleur du problème.

L'invitation à traiter le présent sujet m'est parvenue au moment où, à Malte, je me préparais à une rencontre sur le thème : « Réconcilier l'inconciliable. » Inutile d'énumérer les cas de conflits autour de la Méditerranée auxquels ce thème devrait s'appliquer. Mes interlocuteurs y étaient tous confrontés. C'est à eux que je pense au moment où je tente de préciser ce qui peut développer en nous la capacité de puiser sagesse et discernement à une source plus profonde que notre propre intelligence.

Commentant le séjour qu'elle venait de faire à Caux, une de ces personnes m'a dit : « Mes forces ont été renouvelées, un courage nouveau m'a pénétrée. Ce fut un tournant de ma vie. Mais au sujet du temps qu'on nous propose de passer le matin en silence, ne faut-il pas une formation particulière pour que ce soit valable ? »

Cette question ne m'a pas quittée depuis. Il serait facile de dire seulement : « Continuez à essayer ! » Ce qui reste très vrai. Car pour se mettre à l'écoute de la voix intérieure, pour cette recherche d'une direction divine, nous sommes dans un domaine où chacun a le privilège de trouver son propre chemin.

Toutefois, la question mérite un complément de réponse. Cette recherche ne doit pas se faire au petit bonheur la chance. Pour une personne comme moi, qui ai commencé cette pratique de la méditation mati-

nale alors que j'étais diplômée d'université et qui l'ai poursuivie pendant quarante années bien remplies, la réponse à la question posée me force à prendre assez de recul et à voir avec plus de clarté le lien qui existe entre cette discipline personnelle et la vie des peuples. Pour un croyant, ne s'agit-il pas de la façon dont Dieu va pénétrer de sa sagesse et de son amour les affaires des hommes ? N'est-ce pas justement par le canal de cœurs qui se rendent disponibles à son plan, à l'aurore de chaque journée, que Dieu remplira ses desseins ?

---

## « Les physiciens sont des mystiques »

---

Cet aspect serait le côté pratique de la démarche. Il y en a un autre qui conduit à remettre en question maintes idées communément acceptées. Récemment, j'énonçais à un savant de la jeune génération le titre du sujet qui nous occupe. « Quelle importante question, me dit-il ! Jusqu'ici, on a expliqué les mouvements intérieurs que l'homme éprouve parfois au fond de son être par le fonctionnement rationnel de notre cerveau, apte à saisir et à enregistrer des données pour les digérer et s'en servir. Mais la question reste posée de l'existence d'une force extérieure qui s'ajoute et intervient dans les résultats de ce processus. »

Ce savant résumait en quelques mots une réorientation fondamentale de notre pensée.

Voici ce qu'en dit le *Times* de Londres à propos du livre *Vie après la Mort*, signé par Arnold Toynbee, Arthur Koestler et d'autres auteurs : « La convergence que l'on constate entre les démarches du mystique et du physicien représente la plus grande surprise de notre époque. Le matérialisme que nous a légué le XIX<sup>e</sup> siècle est maintenant, pour une grande part, inacceptable. Nous entrons, semble-t-il, dans une époque où le mystérieux ne se trouve plus confiné au domaine religieux, mais réapparaît dans celui des sciences. » Le journal cite le neurologue Sherrington qui déclare :



« Il n'est pas plus improbable d'affirmer que notre être se fonde sur deux éléments distincts plutôt que sur un seul. Les siècles à venir pourraient bien mettre en évidence un rapprochement du rationnel et du révélé, deux réalités que l'âge de la science nous a habitués à tenir pour distinctes. » Arthur Koestler va plus loin. Il dit que la physique moderne, débordant le principe de causalité, a mis en pièces le matérialisme historique et il ajoute : « On peut s'étonner du nombre croissant de savants qui, en physique, étudient les phénomènes de perception extrasensorielle. Aujourd'hui, les physiciens sont des mystiques. »

Des recherches sont conduites dans ce sens par le biologiste d'Oxford, sir Alister Hardy. Koestler a pour sa part publié un ouvrage (*Roots of Coincidence*) dans lequel il expose le concept de synchronicité : ensemble d'événements qui se produisent simultanément, liés par ce qu'on nommait habituellement coïncidence. Il s'agit souvent de phénomènes simples de la vie quotidienne, mais qui dépassent le domaine du rationnel. Certains savants détectent dans ces coïncidences une loi de l'univers agissant en dehors de la loi de causalité et revêtant une égale importance.

Koestler cite aussi un Prix Nobel de physique, Eugène Wigner, pour appuyer sa conception de l'univers où l'intellect est indissociable de la structure physique de l'univers et où l'intelligence n'est pas ce qu'un certain stade de mutation a fait apparaître chez l'animal évolué, mais au contraire une composante fondamentale de l'univers visible, tout autant que le sont les quantas ou la charge électrique.

Ainsi, la nette séparation entre l'ordre matériel et l'ordre spirituel qui a caractérisé la pensée de l'Occident pendant des siècles semble disparaître. Koestler lui-même se décrit comme un sceptique laissant son imagination voler vers les cimes de l'inconnu, mais réticent à affirmer une certitude. Toutefois les mêmes thèses sont avancées par des savants qui croient en Dieu : par exemple, on les trouve dans les travaux de Sayed Hossein Nasr, directeur de l'Académie iranienne de philosophie à Téhéran. Savant et mystique, ce dernier conçoit la science comme devant inclure l'aspect qualitatif de la matière. Sa recherche s'oriente vers la « démarche de la pensée » nécessaire pour « retrouver un fondement sacré à la science ».

---

### Utiliser au mieux la première heure matinale

---

Je me borne à mentionner les travaux de ces hommes de science, sachant que je ne suis pas qualifiée pour en traiter à fond ; ma propre expérience au cours des dernières quarante années est en réalité d'une nature beaucoup plus terre à terre. Elle a consisté à découvrir la meilleure utilisation de cette heure matinale, dénuée d'émotivité, qui se présente à nous lorsque, de gré ou de force, nous décidons de nous lever. Nulles langues de feu, pas de lumières vives ni d'extases, mais la réorientation de mes énergies dans la

bonne direction après qu'elles ont été dépouillées de passions diverses. J'ai vécu une vie marquée au sceau du normal plutôt que du dramatique. Peut-être le sentiment de pouvoir recourir le plus normalement du monde à cette direction intérieure est justement l'élément notable de ma vie, car si j'ai navigué sans heurts, les eaux qui me portaient étaient loin d'être calmes. Les événements des dernières décennies ont été si extraordinaires à bien des égards : drames de la guerre, effondrement des empires, émergence de nations nouvelles, combats d'idéologies, effet accéléré de la rapidité des communications, destruction de ce qui semblait être des sécurités bien assises.

Avoir vécu au milieu de tant de tensions me permet de dire que l'expérience de l'inspiration divine et le style de vie qui la concrétise sont devenus pour moi une réalité. Quelles que soient les circonstances — dans un abri antiaérien et dans la pénurie, isolée ou entourée, attelée à des tâches professionnelles ou à des corvées domestiques, dans le banal ou dans l'exceptionnel — j'ai pu vérifier jour après jour la validité du choix que j'avais fait à vingt-deux ans. Jamais cela n'a été facile, mais à chaque pas il y avait une issue ; assurément un test d'une assez longue durée au milieu des tourbillons et des tempêtes du XX<sup>e</sup> siècle.

La nature a richement doté l'homme des sens de la perception. Ceux-ci, avouons-le, ont été bien négligés. Tant d'hommes de nos jours sont, spirituellement parlant, des indigents. Délaisser ce qui est normal aboutit à l'anormal. Esprit et pensée demandent que l'on respecte leurs besoins aussi bien qu'on le fait pour le corps — nourriture, propreté, exercice et soins.

Voici à mon sens trois domaines de la perception que l'individu peut cultiver pour son plus grand bénéfice :

1. Être capable d'écouter.
2. Distinguer le bien du mal.
3. Avoir un but.

## Écouter

On dit très justement que le don de la parole est une caractéristique propre à l'homo sapiens. Parallèlement, la capacité d'entendre, la possibilité de recevoir des mots qui aient une signification est non moins importante. L'homme non seulement entend, mais écoute. Voici une faculté fondamentale, essentielle à la vie et susceptible d'être prodigieusement développée.

Il est significatif que ce soit l'une des personnes les plus occupées que je connaisse qui m'ait parlé de la nécessité de l'écoute du point de vue professionnel. Après avoir dirigé une école, cette femme fait maintenant un travail de pionnier dans le domaine social à Malte, son pays. Lorsqu'il s'est agi pour elle de se recycler en vue de son nouveau métier, elle a dû ►



# L'art du discernement

(Suite)

développer sa capacité d'assimiler ce que disaient ses interlocuteurs. Elle s'est soumise à l'exercice suivant qui exige trois participants : le premier exprime une opinion sur un sujet d'actualité, le deuxième redit ce qu'il vient d'entendre, le troisième corrige dans les propos du second ce qui ne lui paraît pas conforme à l'exposé initial. On ne considère l'exercice comme terminé que lorsque la première personne estime que ses arguments ont été compris et reproduits avec suffisamment de précision. Au début, c'est laborieux tant les gens ont tendance à déformer l'expression d'autrui et s'avèrent impatients d'exposer leur propre point de vue.

---

## « Eux ne nous écoutent pas »

---

Mon entretien avec cette dame précédait de peu une réunion qui rassemblait trente personnes de l'aire méditerranéenne. « Nous avons ici une seule chose à faire, déclara d'emblée l'animateur de la rencontre, un prêtre catholique : nous écouter les uns les autres. S'il vous plaît, ouvrez vos esprits et donnez votre complète attention à ce que les autres ont à dire ! C'est ainsi seulement que nous trouverons notre unité. » Il y eut un petit mouvement dans la salle, comme si je n'étais pas la seule à sentir aussitôt que je m'étais préparée avec soin à ce que j'allais dire plutôt qu'à recevoir ce que les autres allaient exprimer. Trait de lumière pour moi sur l'importance capitale qu'il y a à écouter de toute son âme, avec tout son esprit. Je me suis aperçue que je devais sérieusement me ressaisir.

Cette rencontre, comme je l'ai indiqué précédemment, avait pour thème : « Réconcilier l'inconciliable ». Les personnes rassemblées dans la salle symbolisaient les conflits apparemment irréductibles du théâtre de la Méditerranée. Les jours suivants, une lumière vint éclairer ces situations que l'on comprenait sous un aspect neuf. Un espoir naquit. Assurément, les simples mots qui nous avaient mis au défi, d'entrée de jeu, de prêter une oreille attentive et objective aux propos des autres n'étaient pas pour rien dans ce résultat positif.

Etre capable de recevoir, d'accepter ce que dit l'autre est un élément essentiel des rapports humains. La fameuse division entre *eux* et *nous* ne s'identifie-t-elle pas universellement à l'impression que *eux* ne nous écoutent pas ? *Eux* sont incapables ou ne veulent pas entendre ce que *nous* voulons leur dire, ce qui est une source constante

d'acrimonie. Les enfants se plaignent : « Nous ne pouvons rien dire à nos parents, ils ne nous écoutent jamais. » Les parents font pareille déclaration en sens inverse. Un jugement analogue s'entend chez les ouvriers et les patrons. Et dans maints conflits entre des nations, chaque côté déclare : « Nos propositions sont raisonnables mais ne trouvent aucun écho de l'autre côté. » Noir et Blanc, Arabe et Israélien, Grec et Turc, paragent au moins cette particularité.

---

## Le prix du silence

---

Rare en effet est l'aptitude à entendre jusqu'au bout une opinion différente de la nôtre. Un porte-parole d'un pays que l'on critique abondamment de nos jours me disait : « Nous n'espérons pas que vous serez de notre côté, mais nous désirons du moins que vous écoutiez tandis que nous plaidons notre cause. » Consentir à examiner différents points de vue, c'est l'essentiel de la démocratie. Un sénateur, président de multiples commissions, me confiait qu'il lui était arrivé plus d'une fois d'apporter des arguments très solides à l'appui de la thèse qu'il défendait et, par la suite, en écoutant la contradiction d'un orateur suivant, de se laisser convaincre. « Avec pour conséquence, ajoutait-il, qu'au scrutin j'ai dû voter l'inverse de ce que j'avais soutenu dans mon propre discours, laissant au public le sentiment qu'on ne pouvait pas me suivre inconditionnellement — ce qui a un bon côté puisque l'électeur doit faire constamment son propre choix et non pas suivre aveuglément qui que ce soit. » Cet homme avait aussi vérifié ceci : lorsqu'il faisait en sorte que chaque membre de la commission puisse exprimer franchement ce qui, selon lui, était la bonne décision à prendre, le consensus général se faisait souvent sans peine.

On admet couramment que l'esprit de l'homme a besoin de silence. Tant de personnes cependant en sont privées. Par suite, celui-ci les effraie. Beaucoup de parents et d'instituteurs savent combien il est important de faire expérimenter le silence aux enfants. Savoir se taire permet d'exercer certains sens dont l'usage a beaucoup de prix. Apprécier la musique, par exemple. J'écoutais récemment un morceau écrit pour cinq instruments à vent. Chacun des mouvements, d'ailleurs très courts, consistait en quelques notes, entre lesquelles il y avait de longs intervalles de silence. Les sons délimitaient seulement l'espace dans lequel régnait le silence. Le silence est lui-même un espace dans lequel les murmures de l'âme peuvent se faire entendre. Les mouvements

de l'être intérieur deviennent une pensée consciente à condition qu'il y ait du silence.

Ceci peut paraître étrange à l'homme d'aujourd'hui, notamment à l'occidental, parce qu'il a renoncé à son héritage. Laurens Van Der Post note au sujet des Bushmen du Kalahari, premiers habitants de l'Afrique, tribus presque éteintes aujourd'hui, qu'ils ont « leurs voix » : le « tap tap » dans leur cœur et le « son venu des étoiles ». L'interprète Bushman lui disait : « Ne les entends-tu pas ? Ecoute bien leurs cris. Ne me dis pas que tu es trop sourd pour ne pas les entendre. » On est obligé de croire que l'aptitude à communiquer avec le divin, profondément implantée au cœur de l'homme, est d'une sensibilité supérieure à celle du plus perfectionné des instruments de radioscopie.

---

## Une discipline à double sens

---

Que l'homme perçoive « le son des étoiles », les injonctions de la conscience ou la prémonition du danger, qu'il entende le « murmure » de la petite voix comme pour les prophètes, ou que son esprit s'ouvre soudain, comme pour certains savants — ce fut le cas d'Einstein — à des vérités jusque-là insondables, c'est néanmoins le domaine où demeure le plus de mystère et que l'homme a le moins exploré.

On ne saurait étudier les manifestations les plus frappantes de ce pouvoir confié à l'homme par cette écoute intérieure sans tenir compte des enseignements des prophètes des grandes religions monothéistes. Ils ont magistralement enseigné à l'homme ce qu'il y a de plus en plus concret dans ce domaine. « C'est important d'écouter la voix intérieure, disait un musulman. Dieu a envoyé ses prophètes pour nous apprendre à mieux le faire. » Depuis Abraham, chez les porte-parole de Dieu qui se succèdent dans l'Ancien et le Nouveau Testament, quelle riche expérience à puiser pour comprendre et apprendre l'écoute de la voix divine ! De même dans le Coran. Et dans tous ces livres saints, ceux qui ferment les oreilles sont sévèrement avertis de leurs malheurs à venir.

L'aptitude à écouter le prochain se relie étroitement à l'aptitude à écouter la voix de Dieu. Saint Jean le dit ainsi : « Comment peux-tu aimer Dieu que tu ne vois pas si tu n'aimes pas ton frère que tu vois ? » De même, celui qui est trop absorbé en lui-même et ne prend pas soin de son voisin a peu de chance de s'appliquer à entendre sa voix intérieure. Il s'agit là d'une discipline à double sens.

**A suivre**



## Cuisine sans frontières

Le mensuel français *La Vie collective*, périodique professionnel s'adressant à tous les responsables de collectivités, a publié dans son numéro de novembre une longue étude consacrée à la cuisine du centre de Caux et à son fonctionnement. Lors de son séjour à Caux l'auteur de l'article, M<sup>me</sup> Coignera-Devillers, a tenu à participer elle-même à la préparation des repas. « A Caux, écrit-elle, tout le monde met la main à la pâte et il semble que la barrière des langues fonde à la chaleur des fourneaux. » Décrivant le centre du Réarmement moral et soulignant que presque tout le travail pratique y est fait par les participants aux sessions, elle ajoute : « Ce reportage pourrait s'intituler : comment faire fonctionner la cuisine collective pour plusieurs centaines de convives avec du personnel intérimaire non qualifié et, de surcroît, ayant de grosses difficultés de communication puisque chacun y parle une langue différente. »

« Les « résidents », poursuit l'auteur de l'article, c'est-à-dire ceux qui ont une plus longue expérience de Caux où ils séjournent plus longuement, ont mis l'accent sur le fait que le miracle est possible car chacun, se sentant « engagé », donne le meilleur de lui-même. Mais, outre cet élément spirituel incontestable, nous avons été également frappée par la minutie et l'intelligence avec lesquelles chaque détail d'organisation matérielle du travail avait été pensé et étudié pour éviter erreurs ou hésitations à des novices et il nous a semblé que les lecteurs de *La Vie collective* pourraient en tirer d'utiles suggestions. »

## EN BREF

Au cours de l'année 1977, cent émissions radiophoniques consacrées au Réarmement moral ont été diffusées sur les antennes de quarante des stations locales disséminées sur le territoire britannique.

L'édition du *Livre Noir et Blanc* en langue slovène vient de sortir de presse en Autriche et a été abondamment diffusée en Carinthie, parmi les habitants de la minorité slovène.

## Richmond, ville modèle ?

L'ancienne capitale des Etats du sud durant la guerre de sécession s'est donné cette année, pour la première fois de son histoire, un maire noir. « Notre ville peut et doit être un modèle pour la nation », avait dit celui-ci au moment de son élection. Le prenant au mot, un groupe de citoyens de la ville a organisé, début décembre, des journées du Réarmement moral placées sous le thème : « Richmond - ville modèle ? »

Durant toute une semaine se succédèrent réunions publiques, séances de discussions, visites auprès des magistrats et des responsables de la ville. Lors d'une des manifestations publiques, l'auditoire fut particulièrement impressionné par le récit d'une mère de dix enfants, femme de facteur, qui a créé une association communautaire interraciale, parvenant ainsi à stopper l'exode des blancs de son quartier vers la banlieue.

## L'initiative d'un étudiant portugais

Arrivant de Caux, quelques-uns des jeunes du groupe itinérant du Réarmement moral, viennent de faire un séjour au Portugal. En moins de trois semaines, ils eurent de nombreuses occasions d'apporter leur message à des représentants de toutes les couches de la population : interview à *Radio-Renaissance*, à la suite de laquelle 1500 exemplaires du livre *Et maintenant où allons-nous ?* furent achetés pour être diffusés lors de réunions organisées à travers le pays par cette station

de radio catholique ; échange avec les jeunes de Coimbra, qui sont en train de monter la pièce de Peter Howard *L'Echelle* ; rencontre avec des réfugiés de Timor ; discussion avec des étudiants ; visite à des hommes politiques.

L'initiative de ces semaines d'action revenait en grande partie à Luis Marques, étudiant de Lisbonne.

« Les idéologies de la droite, pas plus que celles de la gauche, dit-il, ne nous ont donné la liberté qui permet la démocratie. La vraie liberté, en fait, dépend des choix individuels de chacun de nous. »

## Trois mois aux îles Fidji

Une équipe internationale du Réarmement moral vient de passer trois mois aux Iles Fidji, dans le Pacifique sud.

Logeant chez l'habitant, les membres de cette équipe ont pris la parole dans une vingtaine d'écoles ainsi qu'à l'université. Autour d'eux, les comportements se mirent à changer.

A la fin de ces trois mois, tout le groupe fut reçu par le premier ministre Ratu Kamisese Mara et par le gouverneur général. Lors de cette dernière entrevue, le groupe était accompagné du président des étudiants de l'université. Celui-ci présenta des excuses pour la manifestation qu'il avait organisée lors de la visite au campus du gouverneur général de Nouvelle Zélande. Il s'agissait d'une protestation contre les échanges sportifs entre la Nouvelle Zélande et l'Afrique du Sud. « Ma prise de position, soi-disant au nom des étudiants, expliqua-t-il, était motivée par des raisons égoïstes : pour devenir un héros, j'avais décidé de faire beaucoup de bruit autour d'une question peu importante, au point de troubler la vie de l'université. J'ai eu tort et j'en ai honte. »

Une délégation des Iles Fidji viendra participer à la conférence du Réarmement moral à Brisbane, en Australie, dans les premiers jours de janvier.



Dans une école de Fidji, M<sup>me</sup> Khatri, de Poona, s'adresse aux élèves, pour la plupart d'origine indienne.



# TEMOIGNAGE

Nous rassemblons dans les pages suivantes trois témoignages émanant du milieu médical. Les sujets abordés diffèrent mais les auteurs de ces textes ont en commun d'avoir pris un certain recul sur leur profession.

## Qualité de la vie, qualité de la mort

### L'expérience d'une infirmière suédoise

**Camilla Thornberg, infirmière d'étage au service de radiologie de l'Hôpital Sahlgren, à Göteborg, livre ici ses réflexions sur un sujet de grande actualité : l'attitude des médecins, infirmières et parents à l'égard de ceux qui se trouvent aux portes de la mort. Nous empruntons cet article à Ny Värld i Bild, mensuel suédois du Réarmement moral.**

En Suède, les gens parlent plus facilement de la souffrance et de la mort. Trop longtemps, il s'agissait là de sujets tabous. Aujourd'hui nous assistons à un certain défoulement. De bons ouvrages ont paru, qui répondent à un besoin évident du personnel hospitalier.

Autrefois, on ne se préoccupait pas beaucoup de ce qui se passait dans l'esprit de ceux qui approchaient de la mort. Pour le traitement du cancer, on établissait des statistiques de survie, mais la qualité du répit ainsi gagné dans la vie des malades ne faisait l'objet d'aucune étude. Actuellement, des recherches sont entreprises en plusieurs lieux sur les réactions mentales des personnes ayant contracté des maladies longues ou graves ; dans notre propre branche d'activité, deux médecins de l'hôpital de l'université de Stockholm se penchent sur la question essentielle que représente la qualité de la vie des personnes qui subissent un traitement anticancéreux.

Il est temps que nous apprenions à considérer le physique et le spirituel comme formant un tout inséparable, car sur ce point,

nous avons commis trop d'erreurs dans les services médicaux.

Les aumôniers des hôpitaux nous apportent certes une aide appréciable. Mais il est tout aussi important, à mon sens, que ceux d'entre nous qui sommes en contact étroit et quotidien avec les patients s'intéressent à leur vie affective et soient prêts à écouter les questions les plus difficiles qu'ils peuvent nous poser.

#### Aller à l'essentiel

J'ai appris à faire des piqûres, et non à engager des conversations sur le sens de la vie. De plus, j'ai peur de ne pas être en mesure de donner les bonnes réponses. Mais il y a souvent des questions auxquelles personne ne peut répondre, et il suffit parfois qu'elles soient exprimées dans un tête-à-tête entre deux êtres aussi embarrassés ou désarçonnés l'un que l'autre pour qu'elles perdent de leur acuité.

Nous avons eu, dans notre section, par une curieuse coïncidence, deux jeunes femmes mariées qui portaient le même prénom. Elles étaient toutes deux proches de la mort, mais leurs attitudes différaient totalement. Une totale sérénité régnait dans un des ménages et mari et femme parlaient ouvertement de la séparation prochaine ; ils affichaient une totale liberté à notre égard et nous n'avions pas besoin de surveiller les termes que nous utilisions en leur présence. L'autre couple s'acharnait à masquer la réalité à tout prix. Par nature et par formation, il s'agissait d'intellectuels un peu froids pour lesquels la maladie, la souffrance et la mort faisaient figure d'intrus, arrivant comme par effraction. Pour tenter de maintenir la réa-

lité hors d'atteinte, le mari a exigé jusqu'au dernier moment que sa femme s'assoie sur une chaise, parée de ses plus beaux atours. Puis la mort les sépara et le mari resta totalement désespéré. Imaginez ce qui aurait pu se passer s'ils avaient su se dire tout ce qu'ils ressentaient l'un et l'autre !

C'est une ronde de trois quarts d'heure après de vingt-cinq malades le matin, avant que ne vienne le médecin, qui me procure la meilleure occasion de conversations. Parfois je prends la liberté de répondre assez longuement aux interrogations de l'un d'entre eux, au risque de négliger les autres. Un jour, une dame m'a simplement dit qu'elle n'osait pas poser de questions au médecin. Quelle est votre question la plus importante ? lui ai-je demandé. Nous avons pu alors aller à l'essentiel. J'ai pris tout mon temps. Cette patiente était prête à parler aujourd'hui, me suis-je dit, peut-être pas un autre jour.

#### Motiver le personnel

Les soins personnels, l'intimité avec les patients, le contact humain relèvent de plus en plus des aides-infirmières et des filles de salle. La plupart de ces dernières sont très jeunes, puisqu'elles doivent assurer les besoins les plus pénibles. Il s'agit souvent d'un travail sale, épuisant, à accomplir dans le



« Le malade n'est-il pas la raison d'être de notre métier ? »

PHOTOS: Alfred Gregory-Camera Press, pp. 1 ; Camera Press, 6 ; Sciortino, 7 ; E. Peters, 11 ; O.M.S., 12 ; R. Weeks, 14.



voisinage de la mort, avec des horaires très irréguliers. Il en résulte un grand renouvellement du personnel.

Et pourtant, beaucoup de ces jeunes femmes trouvent leur travail intéressant, comme cela a été le cas pour moi, et nous nous efforçons de motiver le personnel en vue de sa tâche. Nous avons introduit des cercles de réflexion dans notre hôpital et ceux-ci ont eu lieu aussi dans mon service. Une fille de salle, même si elle sort tout juste de l'école, peut apprendre ainsi à ne pas prendre personnellement l'agressivité d'un patient, à découvrir quelle richesse il y a à savoir que les autres ont tant besoin d'elle et à quel point la proximité de la mort permet d'aller à l'essentiel.

Après avoir participé moi-même à différents débats de haut niveau concernant le service médical, la mort, l'euthanasie, je me suis demandée pourquoi le personnel hospitalier est si souvent absent de tels échanges. Ne serait-il par hasard jamais invité ? Et pourtant, il faut qu'il fasse entendre sa voix, lui qui a un contact si quotidien avec les malades alors que médecin et infirmières ne font souvent que passer.

### Les tâches les plus ingrates

Récemment, une fille de salle qui venait d'être engagée est venue me dire sa déception. Désireuse de se donner au service médical, elle s'était imaginée qu'il s'agissait d'autre chose que de servir la nourriture, de faire les lits et de laver les malades. Plus le travail s'effectuera loin des malades, s'était-elle dit, mieux cela vaudra. C'est un malentendu que l'on rencontre souvent. Je lui ai alors fait part de la confiance d'une patiente fort tourmentée qui m'avait dit qu'elle connaissait ses seuls instants de satisfaction lorsqu'elle était lavée par une personne vraiment soigneuse. Et après tout, le malade n'est-il pas la raison d'être de notre métier ?

L'encombrement hospitalier représente aujourd'hui le plus grand problème du service médical. Il y a vingt ans, 80 % des gens mouraient chez eux ; aujourd'hui 80 % meurent dans les hôpitaux. Les raisons en sont diverses, mais il faut prendre en compte avant tout le changement de notre hiérarchie des valeurs. Nous avons peur d'avoir les morts dans nos foyers. Nous n'avons plus pour eux ni le temps ni l'espace. Nous avons perdu la relation naturelle que nous avions il y a encore une génération avec la mort. Nous avons peur du travail que requiert le soin aux mourants et du manque d'équipement nécessaire.

Mais je crois que nous pourrions ramener

beaucoup de malades dans leur foyer, quitte à assurer une compensation financière à ceux qui prennent soin d'eux. On pourrait envisager des congés payés comme cela est le cas pour la maternité. On pourrait prévoir de la part d'équipes de médecins et d'infirmières un service à domicile plus perfectionné. Alors des lits d'hôpitaux pourraient être libérés pour ceux dont l'état nécessiterait un traitement d'urgence mais qui doivent, à l'heure actuelle, attendre indéfiniment. Il s'agit là d'un problème à régler impérativement. Sinon les hôpitaux vont craquer.

### Pensez à Mère Teresa

Ne serait-ce que d'un point de vue purement humain, on aurait tout à y gagner. Le rêve d'une société heureuse, où la souffrance et la mort sont reléguées loin de notre horizon, est un leurre. La vie englobe la souffrance aussi bien que la notion de service.

J'ai dû rassembler tout mon courage avant d'oser mentionner le mot « servir » dans un récent débat professionnel à Göteborg intitulé « profession médicale et fraternité humaine ». Je craignais une réaction hostile. Je ne m'étais pas trompée. Le mot « servir » est marqué du sceau d'une société de classes et rappelle l'exploitation des serviteurs d'autrefois. Mais j'ai été heureuse de l'occasion qui m'était donnée de parler de cette notion du service volontaire qui jaillit de l'amour du prochain et qui apporte en retour tant de satisfactions.

Pensez à Mère Teresa, à Calcutta, parmi les mourants des rues indiennes. Les jeunes font la queue pour le privilège de l'aider. Pourquoi ? Sans aucun doute parce que les gens sont attirés par l'absolu, le don total de soi-même à quelque chose qui va au-delà du matériel. Une telle attitude de vie est probablement la meilleure préparation à notre propre mort.

Camilla Thornberg.

## Le malade 104 B

**Un médecin proche de la retraite raconte à l'un de ses amis comment il a redécouvert sa profession d'une façon différente, du côté du patient. Ce texte a paru dans le mensuel Nouvelle Cité.**

Tu me connais bien et tu sais que je suis à la fin de ma carrière de médecin. Derrière moi, de longues années de travail passées en hôpital et à la faculté. D'une certaine façon, je me sentais satisfait de l'œuvre accomplie, marquée de bons moments et de périodes difficiles, mais avec un bilan que je jugeais positif : d'agréables souvenirs, des lettres et des témoignages de gratitude de la part de malades, des anciens élèves qui sont aujourd'hui mes collègues. En résumé, je croyais avoir vécu ma carrière avec honneur, dans la mesure de mes forces.

Et puis, voilà que, proche de la retraite, je me suis trouvé confronté à une situation inattendue, qui m'a touché au plus profond de moi-même et qui a changé beaucoup de mes schémas mentaux.

Voilà de quoi il s'agit, en quelques mots. Une affection aiguë m'a terrassé à l'improviste : de médecin je suis devenu malade, interné en hôpital. C'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans cette situation, un malade parmi tant d'autres dans un grand hôpital avec un personnel peu

nombreux mais bien rodé dans son organisation, avec une précision presque mathématique : toutes les prescriptions étaient données à l'heure dite, rien ne manquait aux malades.

Tu sais comme il est difficile à un médecin de soigner un collègue malade parce que, même sans le vouloir, il participe à son propre examen, il ne peut pas ne pas être son propre médecin et, s'agissant de son propre corps, il devient un juge sévère, en connaissance de cause. Pour éviter ce danger, je m'étais entendu avec le médecin qui me soignait : dès mon entrée à l'hôpital, je devais oublier que j'étais médecin.

A partir de ce moment, je suis devenu « un cas » parmi tant d'autres « cas », dont je m'étais servi pour instruire mes élèves. Je suis devenu simplement le lit 104, salle B, qui devait avaler des cachets, recevoir des piqûres ou des aérosols à des heures déterminées, sans qu'il importe que j'en aie envie ou non.

Ainsi, je m'entendais désigner continuellement : « le régime du 104 B, la piqûre pour le 104 B ». Je suis arrivé à m'identifier à mon numéro au point que, quand quelqu'un me demandait qui j'étais, je répondais presque automatiquement en citant mon numéro. A l'improviste, je me retrouvais « de l'autre



côté », celui du malade en hôpital. C'est alors qu'à commencé la véritable expérience, le choc le plus fort, peut-être, de ma vie professionnelle. En quelques jours, j'ai ainsi plus appris qu'en de nombreuses années de conférences scientifiques.

**En me détachant de mes titres** et de ma position professionnelle, je me suis senti libéré et heureux, malgré les désagréments de la maladie. Je me sentais proche de toutes les personnes qui m'entouraient, soignés et soignants. En quatre jours (et quatre nuits, car je dormais fort peu), j'ai commencé à y voir clair. J'ai appris comment le patient, angoissé, observe son médecin souvent inaccessible, savant et lointain. J'ai pu éprouver la joie avec laquelle on reçoit une parole de réconfort. J'ai senti combien l'on pouvait souffrir d'une réponse froide et conventionnelle, même de la part d'un médecin éminent ; et combien soulage, même physiquement, la bonté ou l'attention d'une infirmière ou de quiconque peu expert en médecine, peut-être, mais bien plus instruit de l'art de vivre. J'ai compris ce que signifie pour un patient une simple explication sur sa souffrance, sur le remède prescrit, sur la raison pour laquelle on le réveille à des heures impossibles.

**Bien souvent, j'avais donné moi aussi ces explications** précises et minutieuses. Mais cela suffisait-il ? Une démonstration d'amour, aussi simple fût-elle, n'aurait-elle pas été beaucoup plus efficace pour un malade ?

Tout cela traversait mon esprit pendant les longues veilles et m'occupait de façon telle que mes problèmes passaient au second plan, dépassés par une sorte de culpabilité due à ma prise de conscience, pour la première fois, de ce que devrait être le vrai rapport médecin-malade.

J'ai observé de plus près les personnes qui travaillent auprès des malades. On peut constater différents comportements. Depuis la personne efficace, très experte et froide, jusqu'à la plus simple, mais pleine d'amour dans sa tâche. J'ai évalué de façon différente les jours et les nuits interminables que les infirmières passent auprès de la misère et de la douleur des personnes qui souffrent.

Un autre fait remarquable : la solidarité qui s'établit entre les malades d'une même chambre, même s'ils sont de conditions différentes. La douleur devient un lien. Avec la personne que le sort avait placée près de moi, malade comme moi, mais d'une autre maladie, nous étions devenus amis en quelques heures. Il y avait chez lui une totale acceptation. Je ne l'ai jamais entendu se

plaindre des ennuis que je lui procurais, par la force des choses. Il était toujours disposé à m'aider, il avait toujours une parole d'espoir dans les moments les plus difficiles. Et c'était la première fois que je le voyais. Il était plus âgé que moi, de profession, de milieu et de foi complètement différents des miens. Notre amitié naquit spontanément et immédiatement. Je ne pourrai jamais oublier ses petites attentions : feindre de dormir pour ne pas me montrer la gêne que lui causait ma lumière toujours allumée ; couper ma viande — j'avais un bras immobilisé — tandis que la sienne refroidissait. Ces petites choses acquéraient ici une dimension majeure. Nous avons regretté de devoir nous quitter et son souvenir est ineffaçable en moi.

**Ensuite, des jours difficiles**, très durs, sont arrivés. Je pourrais te raconter des tas de choses. Mais à quoi cela servirait-il ? Désormais, c'est du passé. Mais je peux t'assurer qu'il m'était facile dans ces jours d'offrir mes souffrances pour les autres malades dans les hôpitaux et dans les cliniques.

La conclusion ? J'ai ressenti l'urgence de

reprendre ma vie de médecin avec cette nouvelle exigence découverte en quelques jours, après tant d'années. Urgence de réparer tant d'omissions, tant d'occasions perdues.

Je suis rentré à la maison complètement guéri. Je ne suis plus le malade 104 B mais je ne pense plus être non plus le docteur Un tel... Quelque chose a changé. C'est sans doute pour cela que je désire retarder d'un an mon départ à la retraite.

Pendant mon séjour à l'hôpital, j'ai lu un livre de Khalil Gibran : *Jésus, le Fils de l'Homme*. Quelques lignes sont restées gravées dans ma mémoire : « En vérité, nous regardons, mais nous ne voyons pas ; nous prêtons attention, mais nous ne sentons pas ; nous mangeons et nous buvons, mais nous ne goûtons pas. C'est là qu'est la différence entre Jésus de Nazareth et nous ». C'est un peu la synthèse de mon expérience. Magnifique expérience pour un médecin. Je ne sais ce que tu en penseras, mais je crois que tous les médecins du monde devraient la faire. Et si possible, avant de commencer à soigner les autres.

**Carlo Ortis.**

---

## Quand un médecin prend soin de son pays

**Pédiatre, le docteur Raj Anand enseigne à la Faculté de médecine de Bombay. Nous reproduisons ci-dessous des extraits de l'exposé qu'il a fait récemment à Londres, lors d'une rencontre du Réarmement moral.**

Il y a environ huit ans, je reçus un appel téléphonique d'un étudiant. Comme je lui demandai si nous nous connaissions déjà, il me dit : « Non. Hier, je vous ai vu entrer dans l'entreprise pharmaceutique où je travaille. » Il ne m'avait jamais parlé, mais il suivait une pensée qui lui était venue dans un de ces moments de silence matinaux qu'il avait l'habitude de faire. Si ce jeune homme, ce jour-là, avait ignoré son intuition, je n'aurais jamais connu le Réarmement moral.

J'avais toujours désiré faire de grandes choses pour mon pays. Mais lorsque je pris le temps d'examiner ma conscience, je découvris ce qui n'allait pas : moi qui voulais servir

l'Inde, je ne parvenais pas à penser à autre chose qu'au conflit qui m'opposait à mon patron et à un de mes collègues de l'hôpital.

Ainsi ma première démarche fut d'aller remettre les choses en ordre avec mes collègues. Cela en coûta à mon orgueil, mais Dieu me donna la force de briser ma volonté et de rétablir des relations saines avec ces hommes.

Puis je pensai à la corruption. Je me suis aperçu alors que j'oubliais, fort à propos, de noter dans ma déclaration de revenus les 80 roupies que je demandais pour les visites à domicile. J'ai décidé dès lors de faire un reçu à chacun des patients que je visitais, sans qu'ils me le demandent. Puis me vint la pensée de diminuer mes dépenses — ce qui n'était pas facile — en voyageant en 3<sup>e</sup> classe.

Nous avons aussi décidé de ne pas servir, à la maison, plus de deux plats par repas. Les Indiens ont l'habitude de préparer d'énormes quantités de nourriture, spécialement quand



ils reçoivent. Maintenant, nous cherchons à découvrir les goûts de nos hôtes et ces deux plats nous les préparons avec cœur. Nous sommes alors davantage disponibles pour nos invités. Puis, en examinant ma penderie, j'y vis tellement de vêtements que je pris la décision de ne pas en acheter d'autres pendant trois ans.

J'ai aussi diminué mes heures de consultation, ce qui me permet de consacrer davantage de temps à ma famille et au Réarmement moral.

Certains de mes collègues gagnent plus que moi et peut-être ont-ils une plus grosse voiture. Mais c'est triste de les voir s'agiter du matin au soir. Bien qu'ils prétendent le faire pour le bien de leurs enfants, ils n'ont pas de temps à leur consacrer.



### Une tasse de thé avec les grévistes

Une grève des services médicaux avait éclaté à la Nouvelle Delhi et était en train de s'étendre au reste du pays. Je me décidai à intervenir. Je me suis rendu à Delhi où j'ai rencontré les dirigeants de l'Association des médecins, mais je ne pus obtenir de rendez-vous avec le ministre de la Santé. Son secrétaire disait toujours qu'il était trop occupé. Je dus me contenter de lui laisser mon numéro de téléphone. Le samedi suivant, je m'entretenais de cette situation avec quelques amis. Après notre discussion, l'un de nous a prié pour notre pays et pour le monde, et il a demandé à Dieu : « S'il est bon que le Dr Anand rencontre le ministre de la Santé, fais que cela soit possible. » Immédiatement après, le téléphone sonna et le secrétaire du ministre me demanda de venir tout de suite. Je fus introduit et le ministre m'aborda par ces mots : « Alors, Dr Anand, comment vont les choses à Pondicherry ? — Pondicherry ? répliquai-je. Non, Excellence, je viens de Bombay. — Mais j'avais demandé que l'on fixe un rendez-vous avec le Dr Anand de Pondicherry ! Enfin, puisque vous êtes venu, que puis-je faire pour vous ? »

Je lui ai parlé de la grève en soulignant que ce n'était ni les familles des ministres ni celles des médecins qui en souffraient, mais les plus humbles. « Que faire ? » demanda le ministre. Je répliquai : « Aujourd'hui, chacune des parties campe sur ses positions. Pour une question de prestige, personne ne veut céder avant l'autre. » Et comme le ministre m'objectait le comportement impossible des médecins, je suggérai : « Peut-être pourriez-vous simplement les inviter pour une tasse de thé, sans protocole, sans

journaliste. Cela pourrait contribuer à briser la glace et à rétablir le dialogue. »

Une semaine plus tard, j'apprenais d'un médecin que ses collègues avaient été invités chez le ministre. La semaine suivante, la grève se terminait. Cela n'était certainement pas à cause de moi, car les deux parties souhaitaient la fin du conflit. Mais j'avais découvert comment Dieu peut nous amener à prendre des initiatives constructives.

Il y a quelque temps, alors que je réfléchissais, j'entendis très clairement une voix me dire : « Tu apprendras à connaître les masses de l'Inde dans les villages. »

J'avais une opinion très négative sur la vie des médecins de village. Pourtant, je découvris des gens heureux de vivre et des enfants recevant une bonne éducation ; il fallait que cela se sache. J'organisai alors une rencontre au centre du Réarmement moral à Panchgani pour mes étudiants, des médecins, des infirmières, ainsi que d'autres membres des professions paramédicales. Par la suite, beaucoup de mes étudiants commencèrent à s'intéresser au programme sanitaire des régions rurales. Maintenant, ces étudiants et quelques-uns de mes collègues m'accompagnent régulièrement dans un village où se trouve un dispensaire qui couvre trente autres villages de la région.

Puis vint l'état d'urgence durant lequel le gouvernement proposa un débat national sur les changements constitutionnels. Je me sentis poussé à écrire au premier ministre qu'un tel débat était impossible, la peur empêchant les gens d'exprimer des idées différentes de celles des dirigeants. Cependant, des craintes m'envahirent et j'en discutai avec des amis. Ceux-ci me conseillèrent, pour la sécurité de ma famille, de ne pas écrire. Mais ma femme m'encouragea à le faire. « Et si je suis mis en prison ? » répliquai-je.

« Pourquoi te faire du souci, dit-elle ? S'il le fallait, nous nous débrouillerions et j'irais même protester dans la rue. » Parfois nous nous estimons notre partenaire ! Les forces me furent données qui me permirent d'écrire à M<sup>me</sup> Gandhi.

Ainsi, ma femme était devenue une vraie compagne. Comment cela s'était-il passé ? La pensée m'était d'abord venue de lui raconter tout ce qui concernait mon passé et cependant je craignais que cela nous divise ; mais une voix en moi m'avait dit : « Au contraire, cela vous rapprochera. » Depuis, nous avons vraiment le sentiment de pouvoir entreprendre notre tâche en équipe.

### Cinq principes de Gandhi

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance du Mahatma Gandhi. Lors de ma méditation matinale, je me suis remémoré les cinq principes auxquels il était le plus attaché. D'abord, la **vérité** : Gandhi nous a enseigné que celui qui dit la vérité n'a pas de souci à se faire, car la vérité éloigne la peur. Puis la **non-violence**, non seulement en actes, mais aussi en pensées. Même le fait de nourrir de mauvaises pensées envers un homme est de la violence. On se fait même du mal à soi-même. Troisième principe : le **brahmacharya**, c'est-à-dire d'une part l'auto-discipline, même dans la vie conjugale, et d'autre part la marche vers la volonté divine. En d'autres termes, il s'agit de laisser Dieu guider notre vie.

Quatrième principe, le **satsang**, qui consiste à rencontrer de temps en temps des hommes de bien. On peut rester sur la bonne voie au contact de ceux qui nous inspirent la bonté. Cinquième et dernier principe : la lecture des **écritures sacrées**. « Quel livre saint lis-tu régulièrement ? » me demanda un jour un ami du Réarmement moral. Bien que chrétien, il me fit cadeau d'un livre intitulé **Dhyan Gita**. Ce livre me plut tellement que, peu après, j'en achetai un autre plus important, la Gita elle-même.

A nouveau, cette lecture m'inspira à tel point que j'éprouvai la curiosité de lire la Bible. Je demandai alors à une sœur catholique de m'en procurer une avec commentaire. Elle me passa un commentaire, écrit par un protestant ! C'est ce livre qui m'a rapproché du Christ. Maintenant, le matin, je lis et la Bible et la Gita.

Cette expérience me remplit de gratitude. Si ce jeune chrétien m'avait aussitôt donné une bible, j'aurais vivement réagi. Mais il semble que la main divine le guidait.



# Pour vos cadeaux de fin d'année, Swissair a une foule d'idées à vous proposer.



5 jours à Lisbonne,  
hôtel de première classe  
compris: à partir de Fr. 625.-.



7 jours à Palma de Majorque  
pour deux personnes,  
voiture de location:  
Fr. 491.- par personne.



8 jours à Malaga,  
hôtel de première classe  
compris: à partir de Fr. 490.-.



Un vol pour Vienne  
au tarif conjoint: l'un  
des conjoints paie Fr. 740.-,  
l'autre Fr. 370.-.



12 jours à Rio de Janeiro,  
hôtel de première classe  
compris: à partir de Fr. 3250.-.



4 jours à Prague,  
hôtel de première classe  
demi-pension et tour de ville:  
à partir de Fr. 530.-.



16 jours en Californie,  
hôtels de première classe,  
excursions et visites comprises:  
à partir de Fr. 2985.-.



7 jours à Nice  
pour deux personnes, vol et  
voiture de location: Fr. 518.-  
par personne.



4 jours à Paris,  
hôtel de première classe  
compris: à partir de Fr. 495.-.



7 jours à Milan  
pour deux personnes, vol et  
voiture de location: Fr. 438.-  
par personne.



Un vol pour Bruxelles  
au tarif week-end: Fr. 352.-.



8 jours à Casablanca,  
hôtel de première classe  
compris: à partir de Fr. 1125.-.



Un vol pour Hambourg  
au tarif week-end: Fr. 564.-.



7 jours à Salzburg  
pour deux personnes, vol et  
voiture de location: Fr. 626.-  
par personne.



Un vol pour Munich  
au tarif week-end: Fr. 284.-.



3 jours à Amsterdam,  
hôtel de première classe  
compris: à partir de Fr. 545.-.



7 jours à Belgrade  
pour deux personnes, vol et  
voiture de location: Fr. 787.-  
par personne.



15 jours à Mexico City,  
hôtel de première classe  
et tour de ville compris:  
à partir de Fr. 2495.-.



7 jours à Rome  
pour deux personnes, vol et  
voiture de location: Fr. 612.-  
par personne.



5 jours à Istanbul,  
hôtel de première classe  
compris: à partir de Fr. 695.-.



Un vol pour Gênes  
au tarif week-end: Fr. 387.-.



1 jour à Zurich pour Fr. 60.-  
(enfants jusqu'à 6 ans),  
ou Fr. 85.- (6 à 16 ans),  
ou Fr. 130.- (adultes). Aller par  
Boeing 747 Jumbo ou DC-10,  
retour par le train.



16 jours en Extrême-Orient  
(Bangkok-Hong-kong-Bali-  
Singapour), hôtel de  
première classe compris:  
à partir de Fr. 3490.-.



Un vol pour Copenhague  
au tarif week-end: Fr. 724.-.



9 jours à New York,  
hôtel et tour de ville compris:  
à partir de Fr. 1316.-.



Un vol pour Stuttgart  
au tarif week-end: Fr. 242.-.



7 jours à Londres  
pour deux personnes, vol et  
voiture de location: Fr. 584.-  
par personne.



5 jours à Tunis,  
hôtel de première classe  
avec demi-pension compris:  
à partir de Fr. 510.-.



9 jours de vacances balnéaires  
sur une plage de la Côte d'Ivoire,  
hôtel compris: à partir de  
Fr. 1560.-.



5 jours à Athènes,  
hôtel de première classe  
compris: à partir de Fr. 605.-.

L'hiver est là. Le moment est venu de penser à Noël.  
Le moment est donc venu, pour Swissair, de le rappeler:  
un vol Swissair, c'est un beau cadeau à offrir. Il y a là d'innombrables  
possibilités, et Swissair est enchantée de vous présenter,  
en plus de ses traditionnelles 88 destinations dans le monde,  
quelques autres jolies idées de cadeaux.

Par exemple, au lieu d'offrir Rome, ou New York, ou l'Amérique  
du Sud, on ferait bien de penser au Flâneur de Swissair,  
au Flâneur suisse, ou aux arrangements forfaitaires et aux  
vois spéciaux. Quel que soit votre choix, vous aurez la certitude  
de faire plaisir.

Au lieu d'offrir simplement des billets Swissair, pourquoi  
pas des bons-cadeaux valant le prix d'un vol ou une partie  
de ce prix. Ou des billets rendus plus précieuses encore par

une délicate attention: ne pas envoyer un être cher visiter  
le monde, mais le faire venir à la maison pour des retrouvailles  
depuis longtemps espérées. Ce service, c'est le PTA  
(Prepaid Ticket Advice). Vous commandez et payez ici le  
billet, sur quoi Swissair le fait parvenir au bénéficiaire et fixe  
avec lui le jour et l'heure du vol.

Vous voyez, Swissair n'a pas à vous proposer que de nom-  
breux cadeaux dans toutes les catégories de prix. Mais aussi  
la joie de préparer une surprise de Noël particulièrement  
heureuse.

Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir  
de vous fournir des renseignements détaillés sur toutes les  
idées de cadeaux pouvant vous intéresser.

